ACCUEIL • LES RACINES ÉLÉMENTAIRES

De Daft Punk à la musique classique, les racines élémentaires de Thomas Bangalter : « Je redeviens humain »

Temps de lecture: 20 min



Mathieu Cesar

Né de parents artistes, Thomas Bangalter a cofondé l'iconique duo électro Daft Punk. Aujourd'hui, il se dévoile dans « Mythologies », une œuvre de musique orchestrale.

Par Didier Zacharie et Gaëlle Moury

Publié le 28/04/2023 à 17:00

Entretien

« J'ai envie de m'éloigner des machines. "Mythologies" est un retour à mes racines »



Pas de photos traditionnelles dans les Racines cette semaine, mais des images soigneusement sélectionnées par un artiste qui passionne autant qu'il intrigue. - Stéphane Manel

Humain, après tout. Thomas Bangalter était jusqu'ici un artiste sans visage. Un robot, moitié de Daft Punk, groupe qui a révolutionné la musique électronique. Deux ans après la fin du groupe, il tombe le casque et se dévoile.

Ne nous méprenons pas : bien que son nom et son visage soient inconnus du grand public, Thomas Bangalter est une légende. Quand il arrive dans un salon de thé de son quartier du Marais avec une vieille casquette *Friends* vissée sur la tête, on le reconnaît tout de suite. Il a le regard doux, une certaine retenue et on ressent le besoin de le rassurer. Ce n'est pourtant pas nécessaire, l'ancien Daft Punk, désormais compositeur de musique classique, plonge dans ses racines avec plaisir. Comme si après tout ce temps à jouer les robots, il ressentait le besoin de revenir sur son passé et de rendre hommage aux siens.

Je ne serais pas devenu qui je suis, si…

… si ma mère n'avait pas été danseuse. C'est le point de départ de ce projet de musique de ballet, mais pas seulement. Ma mère est née à Casablanca, elle est devenue danseuse et, à 16 ans, elle est partie seule à Paris. Elle a rejoint la compagnie de Roland Petit et c'est là qu'elle a rencontré la sœur de mon père. Donc, en fait, je n'existerais tout simplement pas si ma mère n'avait pas été danseuse. Et je n'aurais pas composé ce ballet parce que je n'aurais pas eu cette enfance baignée dans la danse.

Quels souvenirs avez-vous de cette période ?

Ce sont des souvenirs de la petite enfance. Je l'accompagnais aux cours, j'étais au milieu des danseurs et chorégraphes. Et puis, ma mère voulait que je joue du piano. À six ans, j'ai commencé des cours de piano avec un professeur qui était en fait le répétiteur de l'opéra de Paris, Pietro Galli. J'en ai fait jusqu'à mes 12 ans. C'est vraiment dans cet univers que j'ai grandi.

Votre père était musicien pop…

Oui, il a écrit des chansons pour Sheila, Claude François et puis il a fait du disco, mais ce n'est pas lui qui m'a particulièrement poussé à faire du piano. En fait, je me rends compte que j'ai été très peu dans les studios d'enregistrement avec mon père. Ce qui est intéressant parce qu'on imagine que j'ai grandi dans un environnement de production musicale depuis mon plus jeune âge mais, en fait, j'y suis peut-être allé deux fois alors que j'ai vraiment baigné dans le monde de la danse et de la musique classique.

Comment le fait d'avoir deux parents artistes a-t-il influencé votre rapport à l'art ?

Ma mère, qui est décédée il y a bientôt vingt-deux ans, était quelqu'un de très disciplinée, rigoureuse, persévérante, perfectionniste. J'ai vu cette passion et j'ai été témoin des sacrifices que ça demandait. Mon père, lui, aborde les choses de manière plus spontanée, instinctive. Il essaie de saisir l'étincelle et a un rapport plus léger vis-à-vis de l'art. J'ai l'impression d'avoir combiné les deux. C'est-à-dire d'avoir une méthodologie et une rigueur, mais en même temps d'être dans cette quête de la spontanéité. C'est un peu paradoxal, ce sont deux choses qui se confrontent, mais ce n'est que maintenant que je m'en rends compte.

Regarder votre mère danser a-t-il été votre premier choc artistique ?

Non. Mon premier choc artistique devait être Charlie Chaplin. On avait un magnétoscope Betamax et mon père me passait en boucle les films de Chaplin. Je restais des matinées entières devant ce personnage. J'avais deux ou trois ans et c'est un de mes plus vieux souvenirs.

Il paraît que votre premier choix était de faire du cinéma…

Oui, mais ce n'était pas forcément mon premier choix. J'étais assez bon élève et, en France, quand on était bon élève, on vous encourageait alors à faire des études scientifiques, des écoles d'ingénieur. Moi, je n'en avais pas du tout envie, ça ne m'intéressait pas. Effectivement, je voulais faire du cinéma. J'ai passé les concours de l'école Louis Lumière et de la Femis et j'ai été recalé. À l'université, j'ai fait des études de sociologie et linguistique et d'ethnomusicologie. J'ai arrêté parce que la musique commençait à occuper tout mon temps.

À quel moment la musique arrive-t-elle dans votre vie ?

Je dirais vers 7 ans quand Michael Jackson sort *Thriller*. J'étais fasciné. C'est aussi l'âge où je commence à adorer les films d'horreur, j'ai donc été très marqué par le clip… C'est sans doute par le biais de cette expérience de cinéma que je plonge dans la musique. Et c'est d'abord Michael Jackson, mais aussi *Songs in the Key of Life* de Stevie Wonder qui passait en boucle chez moi et ensuite Prince, vers 10-11 ans. Après, je rencontre Guy-Manuel (de Homem-Christo, l'autre moitié de Daft Punk, NDLR) et on découvre plein de trucs tous les deux. Lui avait 13 ans, moi 12, on est à la bibliothèque du Centre Pompidou tous les mercredis et les samedis, c'était avant internet, on écoutait des disques, on regardait des microfilms, on lisait des magazines et des livres sur l'art, le cinéma, la musique… À l'adolescence, il y a eu une plongée dans la culture et particulièrement Andy Warhol et le pop art.

Vous fondez d'abord un groupe de rock avant de lancer l'aventure Daft Punk…

À ce moment-là, je veux encore faire du cinéma. Vers 17 ans, je voulais partir faire des études à l'étranger. Je ne voyais pas de scène alternative à laquelle on pouvait appartenir, j'imaginais plutôt aller voir aux États-Unis… Et puis on découvre la musique électronique. Ça ressemblait à de l'avant-garde ou une contre-culture – je ne sais pas si ce mot a toujours un sens… En tout cas, c'était l'underground, ce qui me faisait fantasmer avec New York, Andy Warhol, la Factory. Et là, soudain, au début des années 90, il y a un truc similaire qui se passe en France et en Europe ; je me dis qu'il y a quelque chose à faire et je décide de rester à Paris.

Qu'est-ce que vous découvrez dans cette culture électronique ?

C'était nouveau. Une musique nouvelle et une énergie particulière. Et puis, il y avait aussi l'idée d'un réseau international qui était une sorte de *world wide web* dans le monde physique. C'est-à-dire que les disques de house qui sortaient sur des petits labels ne se trouvaient que dans un magasin à Londres, Berlin, Paris, New York ou Chicago. Et ces antennes de magasins étaient toutes connectées. C'était quelque chose d'artisanal mais qui reliait ces pays et préfigurait un peu une partie de ce qu'allaient être les débuts d'internet.

On a le sentiment que vous auriez pu faire autre chose qu'être musicien. Pourquoi la musique et pourquoi les instruments électroniques en fin de compte ?

(Long silence.) Ce qui m'a souvent motivé, dès le départ, c'est de prendre des choses différentes et de les combiner. Le choix s'est fait de manière naturelle parce que la musique, à ce moment-là, est la bande originale d'une proposition globale… Je ne sais pas comment expliquer. Ce qui est intéressant, dans l'histoire de l'art, c'est le rapport entre un geste artistique et une époque, sa place dans la société à un certain moment. C'est ce dialogue qui m'intéresse. Au début des années 90, les soirées électros sont interdites par les pouvoirs publics en France, la police intervient dans les soirées, on part en courant avec les machines, il y a quelque chose de l'ordre d'une certaine forme de résistance par rapport aux codes de la société. Pour moi, les artistes sont là pour poser des questions et c'était les questions que j'avais envie de poser à ce moment-là. Je suis un peu spectateur de ce que je fabrique et tout cela évolue : le contexte et les individus. Le passage des guitares à la musique électronique fut conditionné par un ensemble de circonstances.

Quelles sont les circonstances qui vous font aujourd'hui abandonner les machines pour composer pour un orchestre ?

J'ai toujours été intéressé par la musique symphonique et orchestrale. Avec Daft Punk, on a progressivement incorporé des éléments symphoniques quand on a composé la bande originale de *Tron : Legacy* en 2010. C'est cette expérience qui dévie sur notre dernier album, *Random Access Memories*, qu'on fait pour la première fois avec des musiciens de studio. Donc, quand Angelin Preljocaj me propose de faire la musique d'un ballet pour une commande de l'opéra de Bordeaux, c'est une occasion de poursuivre sur cette route et de continuer ce questionnement que j'ai depuis le début sur le rapport à la technologie. Pour *Mythologies*, ce qui m'a intéressé, c'est d'expérimenter avec l'orchestre et de comprendre ce langage. J'ai eu envie de m'éloigner des machines et de la technologie.

Vous avez étudié le piano enfant, mais jamais fait le conservatoire. Comment avez-vous fait face au défi de composer de la musique orchestrale ?

J'ai sans doute hérité de ma mère une certaine rigueur, une détermination à entrer en immersion dans des choses qui m'intéressent. Quand on a travaillé sur ce dessin animé au Japon (*Interstella5555*, coréalisé avec le créateur d'*Albator*, Leiji Matsumoto et sorti en 2002, NDLR), j'ai plongé dans le monde de l'animation japonaise pendant un an et demi. Je faisais des allers-retours entre Paris et Tokyo pour travailler avec les équipes. Ce sont des périodes intensives et puis je passe à autre chose. Ici, pendant six à neuf mois, j'ai lu des traités d'orchestration pour comprendre, de manière autodidacte. Je ne me suis pas appuyé sur de grandes œuvres ou de grands artistes du passé, à part peut-être Prokofiev pour sa façon de structurer les choses. Il fallait voir quelles étaient les règles à suivre et à ne pas suivre. Et à partir de là, j'ai essayé d'expérimenter en cherchant à faire coexister des choses opposées au sein même du projet.

Y a-t-il un syndrome gainsbourgien dans votre démarche, le complexe du musicien pop qui cherche à se prouver qu'il peut faire de la grande musique ? L'opposition art mineur vs art majeur ?

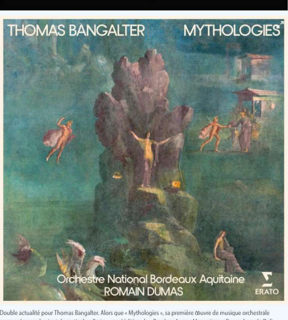
Je n'ai pas l'impression. J'ai besoin d'être stimulé intellectuellement. C'est aussi pour ça qu'avec Daft Punk, on cherchait à faire des disques à chaque fois différents de ce qu'on avait fait précédemment. Pour ne pas se reposer sur les formules et ce qu'on a déjà fait. Cette idée de stimulation est déterminante pour moi. C'est comme un problème, il faut trouver la solution. Et l'orchestration, c'est un peu comme les échecs. Ce qui m'a vraiment stimulé, c'est qu'après trente ans de musique, c'est de loin la chose la plus complexe, la plus difficile que j'ai faite. Je ne vois pas ça en termes d'art mineur ou majeur, mais de stimulation.

Mythologies, c'est un hommage à votre maman ?

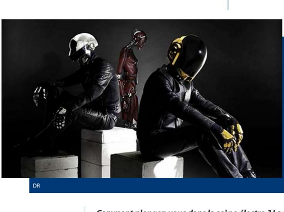
Oui, bien sûr. Ce n'est pas que ça, mais c'est sûr que c'est un retour à mes racines. Je suis fils unique, ma mère meurt en 2001, l'année de *Discovery* (deuxième album de Daft Punk, NDLR) et trois mois avant la naissance de mon premier fils. À ce moment, j'ai 26 ans, je suis pris dans un tourbillon tant au niveau professionnel avec Daft Punk qui connaît alors un grand succès qu'au niveau personnel avec cette famille que je fonde. D'un coup, j'ai cessé d'être un enfant et il y a un enchaînement de choses qui me fait aller de l'avant sans me retourner. Je me suis éloigné de mes racines sans savoir à quel point c'était volontaire ou involontaire. Avec *Mythologies*, je fais ce chemin retour. C'est le projet qui est le plus directement lié à mes origines et à ma mère.

> « Ma mère meurt en 2001, l'année de « Discovery », trois mois avant la naissance de mon premier fils. J'ai 26 ans, je suis pris dans un tourbillon. D'un coup, j'ai cessé d'être un enfant »
>
> Thomas Bangalter





Double actualité pour Thomas Bangalter. Alors que « Mythologies », sa première œuvre de musique orchestrale composée en solo vient de sortir chez Erato, une réédition de « Random Access Memories », album phare de Daft Punk, sortira le 12 mai prochain (avec 35 mn de morceaux inédits). - DR



DR

Chapitre 2

Daft Punk : « Je voyais les robots comme du performance art »

Comment plongez-vous dans la scène électro ? La légende parle d'une rave sur le toit de Beaubourg vers 1992…

J'écoutais déjà des disques d'acid house comme S'Express, qui avaient percé dans les charts. Mais cette soirée a été importante, oui. C'était Andy Weatherall, le producteur de Primal Scream, qui mixait. J'y découvre une musique et une énergie totalement différentes de ce qu'il y avait dans les concerts de rock où tout le monde semblait attendre les tubes et rien d'autre. C'était nouveau…

Vous avez 18 ans quand vous fondez Daft Punk. « Da Funk » paraît deux ans plus tard et le titre explose rapidement…

Cela s'est fait en deux temps. D'abord, le disque sort sur Soma, un petit label écossais, et commence à fonctionner dans ce réseau underground ; il passe en club, fait son chemin de ville en ville. Le pont avec la musique grand public se fait deux ans plus tard avec la sortie de l'album *Homework* et par le biais de visuels, des clips qu'on fait et qui empruntaient d'ailleurs aux codes de l'underground – notamment de faire des clips comme des courts-métrages sans apparaître dedans. C'était une forme différente de présenter la musique qui nous a permis d'entrer dans le monde pop.

Dès le départ, donc, vous prenez en compte cet aspect visuel. Et vous cachez votre visage…

Cela vient de différentes influences. Dans l'underground des musiques électroniques de l'époque, il y avait les *white labels*, des disques sans pochette avec l'idée d'une musique sans image. À Detroit, le collectif Underground Resistance était dans le même état d'esprit en se masquant le visage avec des bandanas. À côté de ça, il y avait dans la musique pop des groupes comme les Residents ou Kraftwerk qui avaient une manière de s'amuser avec l'apparence et de créer un univers et des personnages. Ce sont deux idées opposées, finalement. L'absence de visuel finit par donner plus d'attention au visuel qu'à la musique et nous, on oscillait entre les deux.

C'est un geste artistique plus qu'une forme de protection ?

C'est tout, en fait. C'est un geste artistique, une forme de protection, un geste philosophique, ça pose des questions à un moment donné et c'est une façon alternative de se présenter. À l'époque, quand on disait à la maison de disques qu'on n'allait pas faire de photo à visage découvert, ce n'était pas évident à faire passer. C'est ce qui m'intéressait, l'idée d'expérimenter, d'élargir le champ des possibles.

À regarder la carrière de Daft Punk, on a l'impression d'une œuvre d'art totale (gesamtkunstwerk). C'est l'idée de départ ?

Beaucoup d'artistes conçoivent leur travail comme des œuvres d'art totales. Parmi mes influences, Andy Warhol peint, tourne des films et produit le Velvet Underground, il crée la Factory et le pop art, il y a quelque chose de global. Charlie Chaplin réalise ses films, joue dedans, crée un personnage, compose la musique, c'est une œuvre d'art totale. C'est radical et ça n'obéit à rien d'autre qu'à ses propres règles. Quand on crée les personnages des robots, il y a l'idée de *performance art* avec une mise en scène entre la fiction et la réalité. Pour moi, c'est comme une installation de Marina Abramovic, avec cette ambition de faire vivre ces personnages dans le temps et de jouer le jeu à fond.

Est-ce qu'à un moment, vous ne vous êtes pas sentis enfermés par ces personnages qui deviennent des icônes pop ?

Oui et non. À partir du moment où on décide de créer ces personnages, on est dans une narration et les robots deviennent les protagonistes de leur histoire. Le film *Electroma* qu'on réalise en 2005 parle de ça : c'est l'histoire de ces robots qui essaient de devenir humains. Donc, oui, ils sont enfermés dans leur rôle puisque c'est l'arc narratif du projet. Chaque album de Daft Punk est comme un chapitre de cette histoire jusqu'à l'épilogue final (qui reprend une scène d'*Electroma*, NDLR). C'est une histoire qui a mis un certain temps à être racontée, à savoir vingt-huit ans. Ce qui est finalement très long si on compare à des sagas de cinéma… Dès le moment où le robot s'autodétruit pour devenir humain (la scène de l'épilogue, NDLR), je le redeviens instantanément. C'est aussi pour ça que je suis venu saluer avec l'équipe à la fin de la représentation à Châtelet. Parce que ça n'a plus de sens pour moi de me cacher derrière ce personnage de robot.

Vous êtes allé au bout du concept « Daft Punk » ?

Les limites étaient définies par toutes les différentes étapes du projet par rapport à l'histoire qui était racontée. Donc, le projet global, si on parle comme ça, il a eu un début, un milieu et une fin. Ça ne s'est pas terminé avec notre dernier album *Random Access Memories*, mais en 2021. J'avais 18 ans quand on a commencé Daft Punk, j'en avais 46 quand on a arrêté. C'est une grande partie de ma vie. Je suis très satisfait de ce que nous avons accompli, et je suis à l'aise avec le fait que le groupe fasse aujourd'hui partie de mon passé.

La pop vous stimule-t-elle encore ? Avec Random Access Memories, on a le sentiment que vous avez fait le tour de la question…

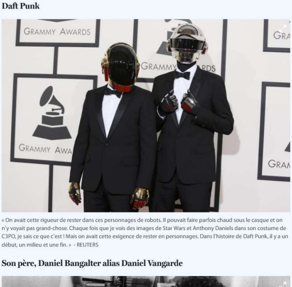
Random Access Memories était une occasion de rendre hommage et de dialoguer avec tous ces artistes de différentes générations. Mais il y avait aussi une approche qui était en décalage de ce qui se faisait alors dans le paysage pop. Moi, ça m'intéresse d'être en décalage. La plupart des disques auxquels j'ai participé, au moment où ils sortent, ils sont en décalage. Peut-être que *RAM* ramenait quelque chose du passé dans le présent, j'aime bien cette idée. Et peut-être que les deux premiers albums de Daft Punk préfiguraient quelque chose du futur au moment de leur sortie. Si on reprend cette idée de différents chapitres, il est parfois habituel que les premières pages d'une histoire donnent une idée de ce qui va se passer et que les dernières pages font plus un bilan.

> « Dès le moment où le robot s'autodétruit, je redeviens humain »

Chapitre 3

La galerie photo de Thomas Bangalter

Daft Punk



« On avait cette rigueur de rester dans ces personnages de robots. Il pouvait faire parfois chaud sous le casque et on n'y voyait pas grand-chose. Chaque fois que je vois des images de Star Wars et Anthony Daniels dans son costume de C3PO, je sais ce que c'est ! Mais on avait cette exigence de rester en personnages. Dans l'histoire de Daft Punk, il y a un début, un milieu et une fin. » - REUTERS

Son père, Daniel Bangalter alias Daniel Vangarde



« Mes souvenirs musicaux avec mon père ne sont pas liés aux studios d'enregistrement, mais de le voir au piano composer des chansons. Au moment de signer notre premier contrat avec Daft Punk, il nous a donné de précieux conseils, en nous incitant à garder une certaine forme de liberté artistique, d'autonomie et de contrôle sur tout ce qu'on sortait. C'est sa contribution la plus significative. » - Jeanne Thoreux

Sa mère, Thérèse Thoreux



« Ma mère, Thérèse Thoreux, après avoir dansé chez Roland Petit, rejoint Le Ballet Théâtre Contemporain à la fin des années 1960. C'est la genèse de la danse contemporaine en France, très avant-gardiste et expérimentale. Elle était danseuse principale. Il y avait des danseurs comme Dominique Mercy (qui ira ensuite chez Pina Bausch). Des musiques de Xenakis, des décors de Calder ou de Gérard Fromanger. C'est un vivier de création. Moi, je nais au milieu de cette période, en 1975. Elle dansera encore quelques années ensuite et puis s'arrêtera. » - Pierre Petitjean

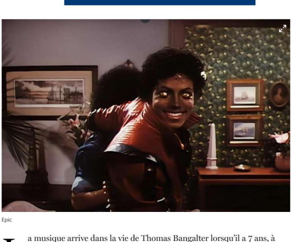
Elodie Bouchez, sa compagne



« Je partage ma vie depuis 24 ans avec Elodie Bouchez qui est une merveilleuse actrice de cinéma et comédienne de théâtre. Elle danse beaucoup aussi, et la place de la danse chez moi est presque quotidienne. Je continue à être baigné dans ce milieu de spectacle vivant grâce à elle. Ce sont des formes que je trouve très stimulantes. Je n'ai pas arrêté d'aller voir des ballets de danse contemporaine ces dernières années. » - Thomas Bangalter

Chapitre 4

« Thriller », un clip inspirant



Epic

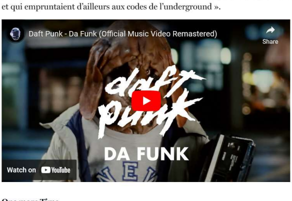
La musique arrive dans la vie de Thomas Bangalter lorsqu'il a 7 ans, à travers un tube incontournable (et son clip) : « Thriller » de Michael Jackson. Une œuvre qui le fascine et qui ouvrira son appétit non seulement pour la musique, mais aussi pour le cinéma auquel il se destinait dans un premier temps.



Pour illustrer l'œuvre très fournie de Daft Punk, voici quelques titres emblématiques du duo :

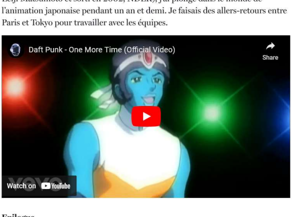
Da Funk

« D'abord, "Da Funk" sort sur Soma, un petit label écossais, et commence à fonctionner dans le réseau underground ; il passe en club, fait son chemin de ville en ville. Le pont avec la musique grand public se fait deux ans plus tard avec la sortie de l'album *Homework* et par le biais de visuels, des clips qu'on fait et qui empruntaient d'ailleurs aux codes de l'underground ».



One more Time

« Quand on a travaillé sur *Interstella5555* (coréalisé avec le créateur d'*Albator*, Leiji Matsumoto et sorti en 2002, NDLR), j'ai plongé dans le monde de l'animation japonaise pendant un an et demi. Je faisais des allers-retours entre Paris et Tokyo pour travailler avec les équipes.



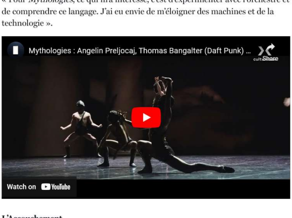
Epilogue

« Dès le moment où le robot s'autodétruit pour devenir humain (la scène de l'épilogue, NDLR), je le redeviens instantanément. C'est aussi pour ça que je suis venu saluer avec l'équipe à la fin de la représentation à Châtelet (lors d'une représentation du ballet « Mythologies », dont il a composé la musique, NDLR). Parce que ça n'a plus de sens pour moi de me cacher derrière ce personnage de robot ».



Mythologies

Après une carrière en duo, Thomas Bangalter s'est lancé en solo en composant une œuvre de musique orchestrale pour un ballet signé Angelin Preljocaj.
« Pour *Mythologies*, ce qui m'a intéressé, c'est d'expérimenter avec l'orchestre et de comprendre ce langage. J'ai eu envie de m'éloigner des machines et de la technologie ».



L'Accouchement

